

une clochette, petite sœur de la Savoyarde, dont le son harmonieux et grave produisait le double effet de faire taire les bavards et de charmer les oreilles.

Je ne décrirai point en détail les cérémonies de ces retraites : les réunions du soir, où, devant la façade des collèges illuminée de feux de Bengale, la prière montait douce et recueillie vers la Vierge qui bénissait ces jeunes gens de sa main maternelle : les belles processions aux églises de Notre-Dame et de Saint-Martin de Beaupréau et de Combrée, où Messieurs les Curés nous souhaitaient dans un langage affectueux la plus aimable bienvenue. Il était touchant de voir ces longues théories de jeunes gens rangés sous les drapeaux de la nation, ou sous les bannières des saints protecteurs de notre armée, de les entendre chanter avec entrain, sans nulle honte, le cantique : *Je suis chrétien*, et réciter pieusement le rosaire. A chaque retraite ils composèrent la garde d'honneur du Saint-Sacrement. Porté par M. le Supérieur, Notre-Seigneur traversa les bosquets de chaque collège, salué par ces voix de vingt ans, et s'arrêta sur des reposoirs élevés par d'habiles jardiniers qui savent, malgré la sécheresse, faire naître les fleurs, comme par enchantement. J'ai nommé M. le chanoine Parage et le bon frère Louis.

Les cérémonies achevées, tous ces jeunes gens deviennent soldats. Enrégimentés dès leur arrivée au collège, ils font avec une bonhomie parfaite, une soumission admirable, le rude apprentissage du métier militaire. Au bout de quelques heures seulement car que sont trois jours de retraite si bien remplis ? — les mouvements les plus compliqués leur semblent familiers et tous ces bleus manœuvrent comme des *anciens* rompus aux déploiements les plus savants, aux alignements les plus difficiles. Ils ont, il est vrai, pour les diriger, des instructeurs dont l'habileté égale le dévouement. La bonté attire toujours à elle. Près de M. le chanoine Chaplain, se pressent chaque année des jeunes gens qui se consacrent à cette belle œuvre des retraites de départ, sont les guides de nos conscrits, leur disent avec une éloquence, dont bientôt profitera l'Eglise, les gloires du drapeau français, leurs donnent des avis pratiques pour l'arrivée à la caserne et à la chambrée et des exemples de sacrifices. D'aucuns renoncent au plaisir bien légitime pourtant de passer quelques jours chez des parents partis bien loin, d'autres refusent une offre généreuse d'aller, sur les bords de la Seine, visiter les merveilles de l'Exposition, pour s'enfermer pendant une semaine avec ces futurs soldats. Tous apportent, sans compter, leur bonne humeur, leur bonne volonté et leur bonne voix.

Formés par ces instructeurs, nourris de la doctrine chrétienne par les aumôniers militaires, occupés sans cesse par des exercices ou des conférences, les jeunes gens sentent les heures s'envoler trop vite. « Oh, Monsieur, me disait l'un d'eux, je suis si content que je voudrais voir la retraite durer huit jours ! » Parole flatteuse pour nos hôtes, dont l'aimable et cordiale réception touchait, en effet, vivement les conscrits ! Bon gré, mal gré, l'heure de la clôture sonna. A Beaupréau, Mgr Dupont devait présider la cérémonie ; il avait compté sans la maladie qui vint une fois de plus